

Critique internationale

Revue comparative de sciences sociales

octobre-décembre 2015

69

L'argent domestique : des pratiques aux institutions

Les pratiques monétaires des ménages au prisme de la financiarisation
par Jeanne Lazarus et Mariana Luzzi

Socialisation économique et hiérarchies monétaires
dans un contexte de crise : Argentine, 2001-2003
par Mariana Luzzi

La richesse en jonglant : Saraswathi et Carola
par Magdalena Villarreal, Isabelle Guérin et K. S. Santosh Kumar

Les immigrants sénégalais et l'épargne : une économie domestique
multi-située face aux institutions financières françaises
par Hamidou Dia et Laure Lacan

Les particuliers, les banques et la confiance : un cas d'étude en Italie
par Valentina Moiso

Comment les salariés suédois sont devenus des consommateurs de
produits financiers : l'expérience des « comptes chèques salariaux »
dans les années 1950 et 1960
par Orsi Husz



SciencesPo.
Les Presses

Numéro 69 – octobre-décembre 2015

Trimestriel

Critique internationale

Revue comparative de sciences sociales



SciencesPo.
Les Presses

Socialisation économique et hiérarchies monétaires dans un contexte de crise : Argentine, 2001-2003

par Mariana Luzzi

e ntre 2001 et 2003, plus de la moitié des provinces argentines ont émis leurs propres monnaies, lesquelles ont coexisté sur leurs territoires respectifs avec le peso, la monnaie nationale. Il s'agissait de bons de la dette publique, lancés dans un contexte de grave crise économique pour assurer la capacité des États provinciaux à payer leurs fonctionnaires, leurs retraités et leurs fournisseurs. Si l'on considère également le titre émis par l'État national, le lecop, il n'y avait alors pas moins de 15 monnaies en circulation, outre la monnaie nationale. L'analyse fondée sur une étude de cas que nous proposons ici décrit les effets de cette multiplication des monnaies sur les usages quotidiens et les représentations sociales de l'argent dans les provinces argentines. À partir de l'examen détaillé des pratiques monétaires, il s'agit d'abord de considérer les modalités pratiques de la coexistence de diverses monnaies, puis d'offrir les éléments nécessaires à une réflexion empirique fondée sur les processus de socialisation économique qui, dans chaque contexte historique et géographique, donnent forme à des pratiques socialement diffusées de compte et de paiement.

Depuis vingt ans, divers travaux ont montré que la monnaie est un opérateur de l'appartenance sociale, aussi bien dans les sociétés anciennes que modernes¹. Cette manière de comprendre la monnaie suppose un argument puissant, inscrit dans la tradition de la sociologie et de l'anthropologie classiques : l'argent est une modalité du lien social. La thèse prend surtout sens en opposition aux visions les plus traditionnelles de l'économie qui ne voient dans la monnaie qu'un instrument neutre et fongible, défini par la présence avérée d'un certain nombre de fonctions de base (unité de compte, moyen d'échange, moyen de paiement et réserve de valeur) et principalement destiné à libérer les échanges des restrictions du troc. En dépit de sa capacité analytique, cet argument a rarement été mis à l'épreuve au-delà d'une approximation théorique et/ou macroéconomique sur la nature de l'argent et de la monnaie. Sa force, cependant, devrait se révéler à un autre niveau. Si la monnaie est effectivement susceptible d'unir les membres d'un groupe en un tout, suivre la monnaie, se déplacer avec elle devrait nous permettre d'appréhender la façon dont se tissent ces relations sociales.

Nous défendons l'idée que la sociologie de l'argent permet de faire ce saut entre des registres d'analyse différents. Au début des années 1990, le célèbre travail de Viviana Zelizer sur les significations sociales de l'argent a montré que les thèses classiques concernant ses effets dépersonnalisants avaient une limite : même la monnaie la plus centralisée, territorialement homogène et standardisée était objet d'appropriations et de transformations en fonction des réseaux de relations dans lesquels elle circulait. Selon l'auteure, les individus innovent en permanence autour de l'argent et assignent diverses significations à leurs échanges afin de donner sens à leurs relations sociales². En suivant ces pistes, il est possible de situer à un autre niveau d'analyse la question des liens que l'argent contribue à produire, à maintenir ou, le cas échéant, à détériorer. C'est cette perspective que nous voulons privilégier ici en prenant comme point de départ une description des pratiques monétaires quotidiennes qui permettra d'analyser l'articulation des nouvelles monnaies en Argentine pendant la crise. Quelles relations les monnaies provinciales ont-elles contribué à tisser, à renforcer ou à affaiblir ? Quels sont les groupes qui se sont constitués autour d'elles ? Quels chemins et quelles frontières ces monnaies ont-elles tracés ? Voici quelques-unes des questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

Il convient néanmoins de préciser que cette pluralité monétaire n'est pas celle de l'argent multiple, ce produit de diverses opérations de marquage réalisées par les

1. Michel Aglietta, André Orléan (dir.), *La monnaie souveraine*, Paris, Odile Jacob, 1998 ; M. Aglietta, A. Orléan, *La monnaie entre violence et confiance*, Paris, Odile Jacob, 2002 ; M. Aglietta, « Universalité et transformations de la monnaie : la nature des crises monétaires », dans Bruno Théret (dir.), *La monnaie dévoilée par ses crises. Vol. 2 Crises monétaires en Russie et en Allemagne au XX^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2007, p. 17-50.

2. Viviana Zelizer, *The Social Meaning of Money*, Princeton, Princeton University Press, 1997 et « The Proliferation of Social Currencies », dans Michel Callon (ed.), *The Laws of the Markets*, New York, Blackwell, 1998, p. 58-68.

individus que décrit V. Zelizer³. Ici, la notion de pluralité monétaire désigne la coexistence d'unités monétaires légalement reconnues comme différentes, partant l'absence d'une seule monnaie nationale unifiée, émise et soutenue par l'État, dans un système monétaire donné. Cette particularité est souvent considérée comme une anomalie dans les systèmes monétaires modernes que l'on suppose dominés par une monnaie territorialement homogène et exclusive⁴. Cependant, des travaux récents insistent sur le fait que, loin d'être une caractéristique pathologique, cette pluralité est un élément constitutif des systèmes monétaires actuels, comme l'atteste la prolifération de différentes « formes monétaires parallèles »⁵.

Dans cette perspective, le défi n'est pas tant de comprendre comment peut se produire cette prolifération de monnaies que de saisir la manière dont elle s'organise. Cela suppose de répondre à des questions spécifiques non seulement sur les usages sociaux de l'argent et des pratiques ordinaires de compte – comment les nouvelles monnaies ont-elles été incorporées dans les routines quotidiennes de compte et de paiement ? Quelles sont les logiques et les critères qui ont défini ces usages ? – mais aussi sur les formes et les voies de la socialisation économique qui contribuent à incorporer ces monnaies dans les pratiques économiques ordinaires des habitants des provinces, ainsi que sur rôle que jouent les expériences du passé – en particulier les crises – au cours de cette socialisation.

Nous examinerons en particulier le cas du lecor, qui a circulé dans la province de Córdoba – la deuxième province du pays en termes de population – entre novembre 2001 et juin 2003. Comme les autres monnaies provinciales de cette période, le lecor était un titre de la dette publique au taux d'intérêt très bas, qui était utilisé comme moyen de paiement courant, raison pour laquelle il se présentait de la même façon que les billets⁶.

Afin que cette nouvelle monnaie soit acceptée à 100 % de sa valeur par les grandes enseignes, le gouvernement provincial a passé une série d'accords avec des chambres de commerce locales. Ces accords prévoyaient la création d'un système « de compensation », qui permettait aux entreprises de changer leurs titres en pesos et ainsi de s'acquitter du paiement des impôts nationaux, qui ne pouvaient être payés en bons.

3. V. Zelizer, *The Social Meaning of Money*, op. cit..

4. Eric Helleiner, *The Making of National Money. Territorial Currencies in Historical Perspective*, Ithaca, Cornell University Press, 2003.

5. Jérôme Blanc, « Usages de l'argent et pratiques monétaires », dans Philippe Steiner, François Vatin (dir.), *Traité de sociologie économique*, Paris, PUF, 2009, p. 649-688 ; Jean-Michel Servet, Bruno Théret, Zeynep Yildirim, « Universalité du fait monétaire et pluralité des monnaies », dans Eveline Baumann, Laurent Bazin, Pépita Ould-Ahmed, Pascale Phélinas, Monique Selim, Richard Sobel (dir.), *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 167-207.

6. L'émission du lecor a été la troisième en volume, après le lecop et le patacon de la province de Buenos Aires. Juan Manuel Licari, Juan Carlos Calcagno, Jorge Mauricio Oviedo, Santiago Pellegrini, « Cuasimonedas provinciales. Medición absoluta y comparada », Observatorio de la Economía, Instituto de Economía y Finanzas, Facultad de Ciencias Económicas, sans date. Certaines estimations signalent que, dans leur ensemble, les bons provinciaux ont représenté environ 40 % de l'émission monétaire en pesos. Jorge Schwarzer, Hernán Finkelstein, « Bonos, cuasimonedas y política económica », *Realidad económica*, 193, 2003, p. 79-95.

Malgré ces mesures, et sans que cela ait été prévu par la législation, il y a eu bientôt à Córdoba – et dans d'autres provinces ayant produit des bons – un circuit parallèle où il était possible de changer des lecor en pesos selon un taux de change inférieur à leur valeur nominale (entre 15% et 5% de moins en fonction du moment)⁷.

Progressivement, le lecor a été incorporé au fonctionnement bancaire, principalement par l'intermédiaire de la banque publique provinciale dont les guichets automatiques ont commencé à distribuer des bons et où il a été possible d'ouvrir des comptes pour opérer avec cette monnaie. Malgré cela, la circulation du lecor a été prédominante surtout dans les circuits de l'argent « liquide ».

En 2003, toutes les monnaies provinciales ont été rachetées grâce à l'assistance financière de l'État central qui, dans le cadre de ses négociations avec le FMI, a créé le Plan d'unification monétaire. Le lecor a cessé de circuler dans la province en juillet de cette même année.

Notre analyse s'appuie sur un travail de terrain réalisé entre 2005 et 2007. Au cours de trois séjours dans la ville de Córdoba, nous avons conduit une vingtaine d'entretiens⁸ auprès des habitants de la province qui avaient perçu leurs salaires en lecor (employés du secteur public et privé, travailleurs indépendants, commerçants et comptables, entre autres). Par ailleurs, le dépouillement de la presse locale parue entre 2001 et 2003 nous a permis de suivre à la fois les modalités de la mise en place du bon et les traces de sa circulation dans la province à travers les chroniques d'opinion, le courrier des lecteurs, la section des faits divers et les publicités.

Nous nous intéresserons tout d'abord aux pratiques monétaires quotidiennes de la population pendant cette période. Nous examinerons ensuite la manière dont la pluralité monétaire s'est configurée à Córdoba, en portant une attention particulière aux relations entre les diverses monnaies en circulation et, en même temps, aux liens sociaux qui les ont produites tout en étant transformés par elles. Enfin, nous tirerons un certain nombre de leçons de l'expérience du lecor afin de proposer une réflexion plus générale sur la multiplication des monnaies et ses conditions, ainsi que sur les processus de socialisation économique qui, tout en contribuant à l'organisation de la pluralité monétaire, sont révélés par elle.

Pratiques monétaires quotidiennes dans un contexte de pluralité monétaire

« Au début personne ne voulait les recevoir [les bons], personne n'en voulait, et après on n'a plus eu le choix, il a bien fallu les recevoir et les utiliser coûte que coûte. » C'est ainsi que Mirta, 37 ans, fonctionnaire dans un hôpital public de

7. *La Voz del Interior*, 3/4, 2002, 15 mai 2002/30 novembre 2002.

8. Ces entretiens conduits en espagnol ont été traduits par nos soins. Les noms des personnes interviewées ont été modifiés afin de protéger leurs identités.

Córdoba (capitale de la province du même nom) évoque l'arrivée des bons à la fin de l'année 2001⁹. Quelque temps auparavant, lorsque le gouvernement provincial avait annoncé la création du lecor, les fonctionnaires avaient été les premiers à rejeter la mesure et à menacer de faire grève. Ensuite, face à l'évolution rapide de la crise économique qui se manifestait, entre autres, par une diminution accélérée de l'argent en circulation et la prolifération des titres publics dans plusieurs provinces¹⁰, les mentalités ont complètement changé, et la résistance a cédé le pas à la résignation.

Si les accords établis par le gouvernement provincial avec quelques chambres de commerce ont facilité l'acceptation de la nouvelle monnaie, celle-ci ne pouvait être utilisée de la même façon pour toutes les transactions. Dans certains cas, les sommes à payer pouvaient l'être intégralement en lecor : aliments et vêtements achetés dans des supermarchés et des commerces de détail, impôts municipaux et provinciaux, service électrique (monopole d'une entreprise provinciale). Dans d'autres cas en revanche, seule une partie du montant pouvait être réglée avec des bons : essence, médicaments, loyers, versements mensuels destinés aux mutuelles de santé et aux écoles privées (fréquentées par près d'un tiers des étudiants de la province), cartes de crédit provinciales, services téléphoniques, achats réalisés chez des grossistes de la province. Et dans d'autres encore, on ne pouvait pas du tout payer en lecor : impôts nationaux, échéances de crédits bancaires (sauf ceux octroyés par la banque publique provinciale), factures de cartes d'achat et de crédit nationales ou internationales, biens importés, achats réalisés auprès d'entreprises ayant leur siège hors de la province (fournisseurs d'aliments et de boissons, laboratoires pharmaceutiques, etc.).

À Córdoba, l'arrivée du bon a donc fortement modifié les habitudes de chacun en matière de paiement, d'achat, d'épargne et comptage de l'argent. La coexistence de diverses monnaies aux caractéristiques particulières – et avec lesquelles on ne pouvait pas faire indifféremment les mêmes choses –, s'est également traduite par l'adoption de nouvelles stratégies et la reformulation de celles qui existaient déjà. La première de ces stratégies a été la répartition des monnaies en fonction des paiements à réaliser. Les habitants de Córdoba réservaient les pesos perçus pour payer les services ou les produits qu'on ne pouvait se procurer qu'au moyen de la monnaie nationale et ils destinaient les lecor au reste de leurs achats. Cependant, il arrivait que le paiement en lecor des petits montants soit difficile à cause de la pénurie de bons de faible valeur nominale. Dans certains cas, par exemple les transports en commun, les entreprises établissaient des montants minimums. En revanche, dans les petits magasins de quartier où les commerçants connaissaient

9. Córdoba, juillet 2006.

10. Pour une caractérisation générale de cette crise et de ses conséquences dans les provinces, voir Mariana Luzzi, « La monnaie en question. Pratiques et conflits à propos de l'argent lors de la crise de 2001 en Argentine », thèse de sociologie, EHESS, 2012.

leurs clients et entretenaient avec eux une relation de confiance, le problème pouvait être résolu par un système de « compte courant ». Mirta, par exemple, allait toujours chez le même marchand de légumes. Au début de chaque mois, elle donnait à celui-ci 20 lecor à titre d'avance et faisait ses achats les jours suivants jusqu'à ce que son « avoir » soit épuisé. Ainsi le commerçant évitait-il le problème du manque de liquidités tout en fidélisant sa clientèle.

La deuxième stratégie a consisté à changer des lecor en pesos. Pour beaucoup de familles, les sommes perçues en pesos (entre 20 % et 40 % du salaire des fonctionnaires, par exemple) étaient insuffisantes pour faire face à toutes les dépenses qui devaient obligatoirement être réglées en monnaie officielle. Le recours au change était donc inévitable. Le plus souvent, il était pratiqué dans des agences clandestines (les *cuevas*) où la monnaie provinciale avait une valeur inférieure à celle du peso et dont certaines (les *boneras*) s'occupaient exclusivement de changer les bons provinciaux. Il existait également d'autres possibilités qui n'impliquaient pas forcément de perdre au change lorsque, par exemple, les opérations étaient faites entre membres d'une même famille ou entre amis, en respectant le taux de « un à un ». Enfin, ceux qui occupaient certaines positions stratégiques dans le commerce ou dans le système bancaire (surtout les caissiers) pouvaient changer les bons par des pesos sans perdre au change.

L'opération inverse, celle qui consistait à vendre des pesos pour acheter des lecor, était typique des grandes entreprises qui, au moment de payer certains impôts ou de verser les salaires, profitaient ainsi de la différence liée au taux de change. Comme nous le verrons, certains salariés et certains petits commerçants changeaient eux aussi des pesos en lecor non seulement pour payer des impôts et des services, mais aussi pour acheter des biens, et compenser ainsi la perte de valeur de leurs revenus.

Si ces pratiques ont été le fait aussi bien de particuliers que d'entreprises et de commerces, les petits commerçants devaient faire face à un problème en particulier : une bonne partie de leurs fournisseurs étant de grandes entreprises, nationales ou multinationales, qui ne prenaient pas les lecor ou alors seulement en petites quantités, ils devaient soit choisir des fournisseurs locaux qui, certes, acceptaient d'être payés en lecor mais vendaient leurs produits plus cher, soit fragmenter les achats en fonction des pesos qui « entraînent » dans leur commerce. Marcos, 60 ans, qui s'occupait d'une cantine scolaire dans une école du centre de Córdoba, explique qu'il avait recours à la première stratégie : « Il fallait faire très attention à qui tu donnais du liquide [pesos] et à qui tu n'en donnais pas... quand c'était du liquide, essayer de rassembler tout le liquide que tu pouvais pour que ce ne soit pas si cher »¹¹. En revanche, Carlos, qui avait un petit commerce que son père avait créé des années auparavant dans le quartier d'Argüello, optait le plus

11. Córdoba, juillet 2006.

souvent pour la seconde : « [Il fallait] trouver une astuce (...) acheter une fois par semaine, deux fois, trois fois, cela dépendait de l'évolution de ton commerce »¹². Les usages du lecor étaient déterminés non seulement par le type de consommation mais aussi par les temporalités de la dépense. En effet, l'inquiétude des gens de Córdoba ne tenait pas seulement à l'acceptation limitée du lecor mais aussi à l'incertitude relative à l'évolution de son cours, à la capacité financière de la province à le racheter, aux conditions auxquelles ce rachat serait réalisé et aux relations entre la province et l'État national, lesquelles ont constitué – à partir de son lancement – l'arrière-plan de l'histoire du lecor. Compte tenu de toutes ces inconnues, l'utilisation du lecor a été fortement marquée par une tendance à la dépense rapide. Selon les commerçants, les gens cherchaient « à s'en défaire », « le plus tôt était le mieux », « il fallait les liquider » comme si « ça leur brûlait les mains ».

Pour la plupart des personnes interviewées, cette façon d'utiliser le lecor révélait un certain mépris de la monnaie provinciale. En même temps, c'était précisément cette tendance à la dépense et non à la thésaurisation des bons, qui renforçait la capacité du lecor à relancer l'économie provinciale dans un contexte de crise profonde. À un moment où, comme le rappelle Marcos, « c'était comme si on avait caché le liquide », les bons ont fait bouger ce qui stagnait « comme dans un étang »¹³. Beaucoup des personnes rencontrées pendant notre travail de terrain ont souligné, d'une façon ou d'une autre, les effets positifs du lecor en termes de relance de l'économie provinciale : « L'argent bougeait, c'était impressionnant... [Le bon] provoquait un mouvement d'argent qui n'existe plus aujourd'hui ». En évoquant ces effets de dynamisme, Roberto, changeur, 36 ans, fait référence à une métaphore récurrente dans les récits sur la monnaie provinciale. Les bons étaient souvent associés au mouvement, en opposition à l'économie dans laquelle ils circulaient, qui était « bloquée » avant leur création¹⁴. Cette référence au mouvement apparaît dans divers registres ; celui qui nous intéresse le plus ici concerne la construction progressive d'une confiance dans la monnaie provinciale. En comparant l'expérience du lecor avec celle d'un autre bon qui avait circulé entre 1995 et 1996, Mirta reconnaît : « [Au début] il y avait beaucoup d'incertitude, [mais après] en voyant que [le lecor] marchait, on a suivi ».

Depuis Georg Simmel, Marcel Mauss et François Simiand, la notion de monnaie est, comme la notion d'argent, indissociablement liée à celle de confiance¹⁵. En fait, dans la mesure où elle est l'expression de liens sociaux, toute monnaie

12. Argüello, Córdoba, juillet 2006.

13. Córdoba, juillet 2006.

14. Córdoba, juillet 2006.

15. Marcel Mauss, « Origines de la notion de monnaie » et « Débats sur les fonctions sociales de la monnaie », dans M. Mauss, *Œuvres*, tome II, Paris, Minuit, 1969, p. 106-112 et 116-120 ; François Simiand, « La monnaie, réalité sociale », *Annales sociologiques*, série D « Sociologie économique », fasc. 1, 1934, p. 1-58 ; Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1999.

est confiance. Cela étant, bien qu'en termes généraux on puisse considérer que le caractère fiduciaire est consubstantiel à l'idée même de monnaie, la manière dont un instrument particulier réussit à incarner cette confiance requiert une élaboration plus complexe. C'est cette élaboration que Michel Aglietta et André Orléan décrivent en proposant un modèle de trois formes de confiance dans la monnaie¹⁶. La première, méthodique, tient au fait que chaque individu intègre de manière routinière le fait que la monnaie reçue aujourd'hui sera acceptée dans le futur. La deuxième, hiérarchique, repose sur la garantie accordée par un pouvoir central qui, en soi, serait digne de confiance. La troisième, éthique, renvoie à l'autorité symbolique du système de valeurs et de normes collectives qui fonde l'appartenance à la société. Bien que chacune se distingue des deux autres en se situant à un niveau de généralité différent, les trois formes de confiance sont liées les unes aux autres : la confiance méthodique est garantie par la confiance hiérarchique qui, à son tour, est assurée par la confiance éthique.

Ici, les expressions de Mirta et d'autres habitants de Córdoba renvoient au « régime de confiance méthodique »¹⁷, dans lequel chaque individu accepte la monnaie en circulation parce que les autres l'acceptent. La construction de cette dimension de la confiance dépend fondamentalement de la routinisation de pratiques de compte et de paiement, à laquelle contribue aussi la naturalisation de certaines opérations et de certains espaces comme les bureaux de change et les *cuevas*, devenues au cours de ces années partie intégrante du paysage provincial.

La généralisation progressive de l'utilisation du lecor rend compte alors non seulement d'un besoin dans un contexte de crise provinciale et nationale aiguë, mais aussi de la progressive construction de la confiance dans cette nouvelle monnaie. Au cours de ce processus, la définition de diverses stratégies destinées à ordonner et faciliter les transactions dans le contexte de la pluralité monétaire a été fondamentale parce qu'elle a contribué, avec le temps, à stabiliser les représentations monétaires et, en définitive, à permettre que la monnaie provinciale devienne un « instrument docile »¹⁸.

Hiérarchies, frontières sociales et circuits de commerce

Comment ont coexisté les diverses monnaies en circulation ? Dans un travail antérieur, nous avons analysé les façons dont les monnaies sociales et les monnaies ayant cours légal s'articulaient dans des réseaux de troc argentins, proches des Systèmes d'échange local¹⁹. Comme dans les réseaux de troc de l'époque, les

16. M. Aglietta, A. Orléan, *La monnaie souveraine*, op. cit., et *La monnaie entre violence et confiance*, op. cit..

17. A. Orléan, « La sociologie économique de la monnaie », dans P. Steiner, F. Vatin (dir.), *Traité de sociologie économique*, op. cit., p. 209-246.

18. *Ibid.*.

19. M. Luzzi, *Réinventer le marché ? Les clubs de troc face à la crise en Argentine*, Paris, L'Harmattan, 2005.

diverses monnaies qui ont circulé à Córdoba pendant la crise de 2001 ont donné forme à une hiérarchie clairement établie. Pour comprendre comment celle-ci s'est configurée, il convient d'analyser conjointement les articulations possibles entre les monnaies en circulation et la manière dont les habitants de Córdoba pensaient et nommaient leurs différentes monnaies.

Jimmy, environ 60 ans, travaillait depuis longtemps dans une imprimerie dont il était le propriétaire et qui s'occupait surtout de produits de promotion destinés aux entreprises. Le récit de ses expériences avec les bons est inséparable d'une réflexion sur sa propre trajectoire en tant que commerçant : « Après la crise de l'hyperinflation d'Alfonsín [1989], j'ai appris ce que c'était qu'un dollar. À l'époque de Menem [1989-1999], nous avons perdu tout respect vis-à-vis du dollar. Dans les moments les plus chauds, moi, c'est sûr, je ne manquais pas de me défaire des bons. Je commençais par me défaire des bons provinciaux ou de ceux d'autres provinces, ensuite je me défaisais aussi des tickets, puisque ce sont des bons aussi et actuellement on te paye avec ça »²⁰.

Le commentaire de Jimmy permet de voir non seulement quels étaient les critères de l'usage qu'il faisait des diverses monnaies en circulation, mais aussi comment son expérience du lecor était pensée dans la continuité d'autres expériences de pluralité monétaire. Pour lui, l'hyperinflation de 1989 a constitué un apprentissage : certaines monnaies pouvaient se déprécier rapidement (le peso) alors que d'autres étaient plus fortes et pouvaient jouer le rôle de refuge par rapport aux premières (le dollar). Pendant les périodes de haute inflation, acheter des dollars voulait dire justement « se défaire » des pesos et garder une monnaie capable d'offrir une plus grande sécurité. Ainsi la multiplication des monnaies en Argentine entre 2001 et 2003 a-t-elle réactivé la mémoire de pratiques monétaires passées, également marquées par la coexistence de monnaies aux valeurs et aux statuts divers²¹.

Les références à l'usage du lecor sont souvent associées à l'élaboration de catégories spécifiques qui rendent compte des différences d'estimation entre monnaies. Ainsi, Jimmy affirme : « Je les prenais [les tickets]. Je ne prends pas les cartes de crédit, mais pour moi du moment que c'est de l'argent... et c'est de l'argent si cela me sert pour commercialiser, acheter et vendre. [J'avais] vite fait de me défaire des tickets restaurant et autres tickets (...) Je me défaisais de toutes ces cochonneries et ne gardais que l'argent authentique, je gardais les dollars. Et les pesos »²².

Cette distinction entre l'argent « authentique » et celui qui ne l'est pas renvoie aussi à l'aspect matériel des billets, comme l'indique Adrian, comptable, 50 ans : « Le lecor a été une solution au manque d'argent, parce qu'il n'y avait pas un sou dans la rue. Alors ils ont inventé cette cochonnerie de monnaie, cette fausse

20. Córdoba, juillet 2006.

21. M. Luzzi, *Réinventer le marché ? Les clubs de troc face à la crise en Argentine*, op. cit. ; Federico Neiburg, « Sick Currencies and Public Numbers », *Anthropological Theory*, 10 (1-2), 2010, p. 96-102.

22. Córdoba, juillet 2006.

monnaie qui était... c'était un comble... un bout de papier de rien du tout, si facile à fausser, alors il y a eu aussi des faux qui ont commencé à circuler, des faux en veux-tu en voilà. (...) C'était un fait, il n'y avait pas d'argent ! Alors, quoi, s'il n'y avait pas d'argent authentique, [si] l'argent authentique avait disparu, [nous avions ça], qui n'était pas une monnaie, c'étaient des bons, c'étaient des bons... »²³. Qu'est ce qui transforme le lecor en monnaie ? Bien que, dans certains cas, l'élément avancé soit son utilité (les transactions), dans d'autres cas, ce qui compte, c'est la provenance du bon. C'est ce que suggère Mirta, pour qui le fait que les bons aient constitué une partie de son salaire suffisait à justifier qu'elle les considère comme de « l'argent » :

« – Mirta : Mais c'était comme si ce n'était pas de l'argent... »

Mariana : Et pourquoi est-ce que ce n'était pas de l'argent ?

Mirta : Eh bien, parce que ce n'était pas la monnaie courante que nous utilisons habituellement. Mais si on y pense sérieusement, en fait c'était pareil, c'est pour ça que je disais "Pourquoi est-ce que tout le monde se précipite désespérément pour essayer de se défaire de ces papiers ?". En réalité, c'était de l'argent, c'était comme si personne ne voulait les avoir, ils avaient peur qu'ils soient faux... Ils voulaient s'en débarrasser le plus vite possible et parfois je ne comprenais pas pourquoi. Moi, si je devais le dépenser, je le dépensais, mais je ne sortais pas acheter juste pour m'en défaire, j'essayais de... Parce qu'en définitive c'était le salaire qu'on avait et qu'on avait toujours eu, mais je ne sais pas, c'était comme si les gens ne voulaient pas avoir ces bouts de papiers, c'est comme ça qu'ils les appelaient, ils voulaient s'en débarrasser. C'était des billets. Les gens plus âgés c'était surtout eux qui avaient du mal à comprendre ; moi, j'ai toujours compris que c'était pareil que d'avoir l'argent comptant et trébuchant à cette différence près que ça portait un autre nom, mais les gens âgés avaient du mal »²⁴.

Sur l'échelle des valeurs que ces commentaires contribuent à établir, l'« argent », l'« argent authentique », le « liquide » (en l'occurrence les dollars et les pesos) se situent à un extrême, les « cochonneries » et les « bouts de papier » (à savoir les tickets) à l'autre²⁵. La place du lecor, en revanche, est moins définie. Certes, on le distingue de l'argent (sa validité se restreint à l'espace de la province, il a une apparence différente de celle de la « monnaie courante »), mais on reconnaît qu'il lui ressemble (les lecor sont des « billets », et ces billets font partie du salaire et, en général, des revenus).

Le temps joue ici un rôle déterminant. Les bons n'ont pu être considérés comme une monnaie équivalente à « l'argent » qu'à partir du moment où ils ont été

23. Córdoba, septembre 2005.

24. Córdoba, juillet 2006.

25. Le terme « papiers » utilisé pour désigner les bons était alors fréquent dans la presse. Voir, entre autres, *La Voz del Interior*, 3 avril 2012.

« acceptés par tous », et ils ont cessé d'être ainsi considérés lorsque leur circulation est devenue difficile et que leur valeur a chuté.

On observe alors, d'une part, que les éléments qui interviennent dans la définition des relations entre les différentes monnaies sont multiples ; d'autre part, que, loin d'être stable, la hiérarchie des monnaies qui en résulte est l'objet de négociations et de conflits permanents. Ainsi, ce qui n'était au départ que « papier » peut devenir « monnaie » mais non nécessairement pour toujours. De même, l'ordre au sein de cette hiérarchie peut être remis en cause de plusieurs manières. Or c'est l'observation de toutes ces transformations qui permet de montrer comment les monnaies contribuent à composer et recomposer des relations sociales au sein d'un espace provincial.

Frontières sociales

Le frère de Mirta devait se rendre fréquemment dans une province voisine pour voir leur père. Pendant la crise, cette habitude est devenue compliquée : « Mon frère travaillait ici, à Córdoba, et il était payé avec des bons. Quand il allait à [Santiago] il ne pouvait pas s'en servir parce qu'ils ne circulaient pas là-bas... Alors, qu'est-ce qu'il faisait ? Seuls les magasins [de Santiago] qui achetaient leurs marchandises à Córdoba acceptaient ces bons (...). Alors je crois que tu ne pouvais pas sortir de la province [de Córdoba] parce que dans les autres [provinces] on ne les acceptait pas »²⁶.

Le déplacement d'une province à l'autre était donc difficile du temps du lecor, surtout quand il s'agissait de districts qui avaient leur propre monnaie. Les voyageurs devaient alors non seulement se procurer les pesos indispensables à certaines dépenses mais aussi se défaire de l'argent de la province d'où ils venaient avant de rentrer chez eux. Ces opérations pouvaient avoir un coût élevé. C'est ce qui fait dire à Marcos : « [Il] arrivait un moment où tu rassemblais un tas de bons et il fallait que tu restes dans ce cercle. C'est-à-dire qu'on nous avait mis dans un cercle vicieux dont on ne pouvait pas sortir, parce que tu ne pouvais même pas aller à La Rioja, parce que tu ne sortais pas, et je crois qu'à La Rioja il se passait exactement la même chose »²⁷.

Ainsi, beaucoup soulignent que les nouvelles monnaies – aussi bien le lecor que les bons émis par les autres provinces – ont contribué à consolider les frontières géographiques qui, bien que préexistantes, sont devenues moins perméables dans un contexte de pluralité monétaire. Alors qu'auparavant une seule monnaie au cours légal forcé unifiait la nation, désormais un ensemble de nouvelles monnaies parcellisaient le territoire.

26. Córdoba, juillet 2006.

27. Córdoba, juillet 2006.

Par ailleurs, si l'on suit la circulation des diverses monnaies qui ont coexisté à Córdoba, on voit qu'elles ont tracé des chemins jalonnés de restrictions et de barrières mais aussi de ponts et d'ouvertures. Ces divers circuits au sein de la province signalent la création ou la recréation des frontières sociales.

Ainsi, il existait des espaces sociaux – par exemple les transactions entre les entreprises de la province et leurs fournisseurs du reste du pays ou de l'étranger – où le peso prédominait et où le lecor n'entrait pour ainsi dire pas. À l'inverse, dans des espaces comme le commerce de détail local, le lecor était la principale monnaie en circulation. Parallèlement, il était des activités – par exemple, l'hôtellerie où l'on travaille avec des clients venus du reste du pays ou de l'étranger – où le lecor n'était pas la monnaie prédominante, mais où il était recherché pour faire certains paiements et obtenir des bénéfices grâce aux différences du taux de change. Dans ces cas, le marché parallèle des changes opérait comme un pont qui connectait les différents espaces et permettait la circulation des monnaies d'un espace à l'autre. La distribution inégale du lecor entre les habitants de la province et surtout l'accès différencié au « liquide » ont agi comme un puissant marqueur social qui s'est exprimé avant tout dans les pratiques de change de monnaies. Tandis que le fait de changer des lecor pour des pesos était pour certains une opération obligatoire et fréquente, d'autres ne faisaient qu'acheter des lecor. De même, certains pouvaient se passer des *cuevas* et changer, sans décote, tous leurs bons au sein même de leurs réseaux de connaissances, alors que d'autres n'avaient d'autres solutions que de perdre une partie de leurs revenus dans les bureaux de change. Dans la production de ces différences, les sources de revenus des familles (salaires, aides sociales, bénéfices des entreprises, rentes, etc.) et le nombre de personnes qui contribuent aux revenus du foyer étaient cruciales. Les résultats d'une enquête menée dans la ville de Córdoba en juillet 2002 révèlent que 73 % des personnes consultées utilisaient plus le lecor que le peso dans leurs transactions ordinaires, pourcentage qui montait à 82 % parmi les personnes aux revenus socioéconomiques les plus élevés (AB1) et les plus bas (D3). Cette donnée, que la presse a présentée comme un paradoxe, reflétait en fait la double dynamique du marché des changes dans la province : tandis que les segments les plus riches de la population, dotés de réserves disponibles en pesos, changeaient ceux-ci en lecor pour faire leurs courses et bénéficiaient ainsi des différences de taux de change, ceux dont les revenus étaient les plus faibles, et qui avaient plus de lecor que de pesos parce qu'ils percevaient leur salaire dans la monnaie provinciale, n'avaient recours au change que ponctuellement, en cas de dépenses obligatoirement en pesos²⁸. La façon dont Charles Tilly propose de comprendre les frontières sociales permet d'éclairer les processus que nous décrivons. Pour cet auteur, les frontières sociales « interrompent, divisent, circonscrivent ou séparent des distributions de populations

28. Delfos. Opinión pública e investigación de mercado, *Informe: Uso de bonos lecor*, juillet 2002, et *La Voz del Interior*, 28 juillet 2002.

ou d'activités à l'intérieur de champs sociaux. Ces champs incluent sans aucun doute des distributions spatiales de populations ou d'activités, mais aussi des distributions temporelles et des groupes de connections interpersonnelles »²⁹. Ainsi, à l'intérieur d'un espace ou d'un groupe social déterminé, les frontières sont multiples et sujettes à des transformations, produits de divers processus parmi lesquels C. Tilly souligne la rencontre, l'imposition, l'emprunt, la conversation et l'impulsion mobilisatrice³⁰. La création d'une nouvelle monnaie par les autorités provinciales – que C. Tilly aurait probablement interprétée comme une combinaison d'imposition autoritaire et d'impulsion mobilisatrice – a supposé la définition de nouvelles frontières (par exemple, entre salariés dont le seul revenu provenait du secteur public et le reste de la population), ainsi que le renforcement d'autres frontières déjà existantes (par exemple, celles établies entre diverses provinces).

L'association entre monnaies et frontières sociales n'est pas une nouveauté. La thèse classique de Karl Polanyi sur les monnaies destinées à des fins spécifiques, qui contrastaient avec l'argent moderne compris comme étant « à des fins multiples », supposait justement l'existence d'espaces ou de réseaux de relations où circulaient des monnaies particulières dont l'usage n'était pas possible au-delà des limites qui les définissaient³¹. Ces monnaies non seulement exprimaient l'existence de ces frontières, mais aussi contribuaient à les produire, en séparant et en unissant alternativement les objets et les personnes. Plus récemment, les travaux de Jane Guyer – critiques de cette séparation radicale entre monnaies primitives et modernes – ont attiré l'attention sur l'importance non seulement des limites mais aussi et surtout des passages entre espaces différenciés et, par conséquent, de la place qu'assume la conversion des monnaies³².

Pour en revenir à notre cas, nous observons alors que la mise en circulation des monnaies provinciales n'a pas seulement eu des effets sur la dynamique de l'économie mais aussi, plus généralement, sur toutes les relations sociales instaurées dans la province et par celle-ci avec d'autres provinces et/ou avec l'État central.

Circuits de commerce

Cette édification des frontières sociales s'articule souvent avec la définition de circuits, c'est-à-dire, au sens où l'entend V. Zelizer, d'ensembles de personnes connectées par des combinaisons particulières de moyens, des transactions, des

29. Charles Tilly, « Social Boundary Mechanism », *Philosophy of Social Sciences*, 34 (2), 2004, p. 214.

30. *Ibid.*, p. 218-220.

31. Karl Polanyi « The Semantics of Money-Uses », dans George Dalton (ed.), *Primitive, Archaic, and Modern Economies. Essays of Karl Polanyi*, Garden City/New York, Doubleday & Company, Inc., 1968.

32. Jane Guyer, « Introduction: The Currency Interface and Its Dynamics », dans J. Guyer (ed.), *Money Matters. Instability, Values and Social Payments in the Modern History of West African Communities*, Londres, James Currey, 1995, p. 30 ; J. Guyer, *Marginal Gains. Monetary Transactions in Atlantic Africa*, Chicago, The University of Chicago Press, 2004, p. 27-30.

relations et des systèmes de significations³³. C'est surtout en observant les pratiques de change que les circuits deviennent visibles. Certes, les habitants de la province avaient recours à des *cuevas* ou des *boneras*, mais ils pouvaient également changer de l'argent auprès de leurs parents, voisins ou amis, dans des transactions où le peso et le lecor avaient la même valeur. Entre une modalité de change et l'autre, ce qui variait c'étaient les participants, leurs liens et le type de comptabilité pratiqué. Mónica, psychiatre, avait 41 ans en 2001 et vivait à Córdoba avec son mari architecte et ses deux filles de 5 et 10 ans. Ce qui est frappant, dans son évocation de la crise, c'est la référence aux *cuevas* qui se sont répandues et où elle allait avec son mari aussi bien pour vendre que pour acheter des bons : « Tout a commencé comme un marché noir de bons, disons, il y avait des tas d'agences informelles, des *cuevas*, c'était là qu'on changeait notre argent. (...) Alors, là où on acceptait les bons, on pouvait changer quelques pesos (...) [Parce que les bons] il y a eu un moment où ils ont été à environ 80 %, c'était important [la différence], si on avait un montant important [à payer]. Eh bien dans mon cas particulier, disons, en faisant ces transactions... Quand je portais une partie du salaire [à changer en lecor] ça compensait un peu »³⁴.

Mónica disposait d'autres stratégies pour se procurer des pesos suivant des règles de change différentes de celles des *cuevas*. Ainsi, à chaque fois que sa sœur vivait à Buenos Aires se rendait à Córdoba, Mónica prenait en charge en lecor toutes les dépenses qu'elles faisaient ensemble, sa sœur lui remboursant ensuite l'équivalent en pesos de sa part des achats.

Quant à Mirta, elle a insisté à plusieurs reprises au cours de notre entretien sur le fait qu'elle n'était jamais « sortie dans la rue pour changer ». Le prix de cette stratégie était une administration très minutieuse des comptes du foyer, ainsi qu'une excellente connaissance des rythmes d'entrées et de sorties d'argent de son foyer et des foyers de ses proches. Ainsi, quand un parent devait payer des impôts provinciaux ou une facture qui pouvait être réglée entièrement en lecor, Mirta et son mari échangeaient leurs bons contre les pesos du parent qui payait ses factures avec les bons reçus. Ainsi, le parent ne perdait rien, et rendait en même temps un « petit service » à Mirta et son mari qui cherchaient à se procurer des pesos. Selon V. Zelizer, la diversité de ces formes de change confirme l'existence de « circuits de commerce » caractérisés par une frontière clairement définie, un ensemble précis de transferts de biens, des moyens de change spécifiques et des liens dont le sens est partagé par les participants³⁵. Or ces circuits différenciés démontrent la capacité des personnes impliquées à rechercher des solutions face

33. V. Zelizer, « Circuits of Commerce. Introduction », dans V. Zelizer, *Economic Lives. How Culture Shapes the Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2011, p. 306.

34. Córdoba, septembre 2005.

35. V. Zelizer, « Circuits within Capitalism », dans V. Zelizer, *Economic Lives. How Culture Shapes the Economy*, op. cit., p. 315.

à de nouveaux défis sociaux³⁶, ainsi que la pluralité des rationalités et des moyens de calcul qui organisent les pratiques économiques ordinaires.

La création de nouvelles monnaies perturbe les modes de calcul habituels. Il faut incorporer les nouveaux éléments aux routines des comptes et des paiements, s'adapter à leur valeur changeante et redéfinir les règles d'ajustement entre des relations sociales et des monnaies. Dans ce processus, de nouveaux dialogues s'établissent avec les expériences du passé. Ainsi, dans les pratiques quotidiennes de calcul avec le lecor, on peut reconnaître les traces des ressources propres aux périodes de haute inflation : la spéculation à travers les opérations de change de monnaies devient de plus en plus fréquente et, de fait, le change devient l'une des opérations fondamentales de la vie économique de tous les jours, aussi centrale que le commerce des biens.

Comme l'ont montré les travaux de Florence Weber, les formes ordinaires de calcul sont toujours le produit de processus de socialisation économique où se conjuguent de multiples apprentissages³⁷. À cet égard, l'une des premières leçons qu'offre l'expérience du lecor renvoie au rôle central que jouent les crises économiques dans cette socialisation. Comme l'a signalé J. Guyer à propos du Nigeria, même lorsque des changements profonds se produisent dans la dynamique économique des pays, aucun élément n'est complètement éliminé des répertoires financiers des populations, lesquels peuvent être réactivés à l'occasion d'un changement de situation recréant les conditions d'instabilité³⁸. Toutefois, cet impact de la socialisation économique s'observe au-delà de l'apprentissage de certaines stratégies ponctuelles. Sa principale manifestation est la familiarité avec un schéma où coexistent des monnaies ayant des qualités diverses, qui définissent des hiérarchies monétaires dans lesquelles les positions peuvent varier au cours du temps, mais sans altérer une structure définie par la plus grande force ou faiblesse des monnaies qui l'intègrent.

Le cas que nous analysons ici montre l'importance, pour la circulation d'une pluralité de monnaies, de la construction de circuits différenciés. Des combinaisons particulières de relations sociales, de transactions, de monnaies et de significations partagées ont été déterminantes dans la manière dont la vie économique s'est structurée dans la province pendant la période considérée. Néanmoins, rien dans ces circuits ne semblait avoir été créé *ex novo*. Si la définition d'un élément (le lecor) était une nouveauté, la dynamique de l'ajustement entre certains liens sociaux et certains moyens de paiement ou de change, pour certaines transactions et au sein de certains espaces clairement définis n'était pas en soi une innovation.

36. *Ibid.*, p. 336.

37. Florence Weber, « Le calcul économique ordinaire », dans P. Steiner, F. Vatin (dir.), *Traité de sociologie économique*, op. cit., p. 374-375.

38. J. Guyer, *Marginal Gains. Monetary Transactions in Atlantic Africa*, op. cit., p. 127.

Au contraire, elle faisait partie des pratiques que les crises économiques antérieures avaient inscrites dans la mémoire des habitants de la province.

Autre leçon importante, l'expérience de la monnaie de Córdoba contribue à mieux comprendre la manière dont se configurent les situations de pluralité monétaire. Dans la définition d'une hiérarchie des monnaies, l'incertitude par rapport à la valeur future de certaines d'entre elles est certes fondamentale, mais n'est pas une constante. Elle peut se faire sentir plus ou moins au fil du temps, et c'est précisément pour cette raison que les positions dans ce classement des monnaies ne sont jamais fixes mais, au contraire, ambiguës et changeantes.

Les monnaies provinciales argentines offrent aux analystes la rare occasion de pouvoir observer de près tout le « cycle de vie » d'une monnaie, depuis sa création jusqu'au moment où elle est retirée de la circulation. Le lecor nous a permis de voir en actes la construction des conditions sociales qui rendent une monnaie possible, et de mettre à l'épreuve – à partir d'une approche centrée sur les pratiques monétaires – quelques-unes des thèses acceptées sur la nature du fait monétaire. Ainsi, nous avons montré, d'un côté, l'importance de la routinisation des pratiques de paiement et de compte dans la construction de la confiance dans la monnaie, de l'autre, le caractère par définition provisoire de cette construction qui ne peut être pensée indépendamment des conditions d'incertitude mentionnées plus haut. Plus que des pratiques routinières assurées par certains dispositifs garantis par l'État, le cas étudié ici met en évidence une dynamique récursive entre la stabilisation de ces routines et la capacité des pouvoirs publics à soutenir une monnaie et à réduire l'incertitude à l'égard du futur.

Enfin, l'expérience du lecor met en évidence le fait que la relation entre monnaie et liens sociaux est, d'une certaine manière, double. S'il est vrai que la monnaie constitue un opérateur de l'appartenance sociale, qu'elle contribue à faire société, il est tout aussi vrai qu'une nouvelle monnaie circule et s'impose – au-delà des efforts de l'État pour la soutenir – parce que son chemin s'inscrit dans des structures sociales préexistantes, dans un ensemble de relations sociales, de pratiques et de codes partagés.

Cependant, ce principe, que nous pourrions considérer comme général, ne devrait pas réduire les particularités des monnaies que nous analysons ici. L'expérience du lecor met en évidence – par contraste – le pouvoir d'une monnaie nationale unifiée, qui pénètre tout le territoire (ce qui facilite la circulation des biens et des personnes) et est utilisée par tous, quelle que soit leur place dans la structure sociale. Les monnaies provinciales n'ont pas le même pouvoir : leur circulation est limitée à un milieu étroit, à l'intérieur duquel leur distribution est clairement inégale.

Considérer l'expérience du lecor à partir des pratiques monétaires nous a permis de rendre visible la mise en place de la hiérarchie des monnaies à laquelle il a participé, les conditions sociales de la formation de cette pluralité monétaire et ses conséquences en termes de production et de reproduction des frontières sociales. Nous avons pu également examiner en amont et en aval cette expérience

de multiplication monétaire en proposant tout d’abord une ouverture permettant d’observer les processus de construction de la confiance dans la monnaie, puis en apportant des éléments nouveaux à la réflexion sur les processus de socialisation économique et sur la manière dont les pratiques de compte, d’achat et de paiement s’inscrivent dans une série d’apprentissages dans lesquels les crises économiques, en tant que moments de forte incertitude, jouent un rôle central³⁹. ■

Traduit de l’espagnol par Antonia Garcia Castro

Mariana Luzzi est sociologue, chargée de recherche au CONICET et chercheure-enseignante à l’Universidad Nacional de General Sarmiento (Argentine). Ses recherches s’inscrivent dans la sociologie économique et portent plus particulièrement sur l’étude des pratiques économiques ordinaires et sur les usages sociaux de l’argent dans des contextes de pluralité monétaire. Elle développe actuellement deux lignes de recherche : l’étude socio-historique du rôle du dollar américain dans l’économie argentine et l’examen des rapports entre la croissance de la consommation et le développement de la financiarisation dans l’Argentine de l’après-crise. Elle a publié *Réinventer le marché ? Les clubs de troc face à la crise en Argentine* (Paris, L’Harmattan, 2005) et *Rompecabezas. Transformaciones de la estructura social argentina (1983-2008)* (Los Polvorines, Universidad Nacional de General Sarmiento/ Buenos Aires, Biblioteca Nacional, 2008, avec Carla Muriel del Cueto), ainsi que des articles sur les systèmes d’échange local et les monnaies sociales en Argentine, les conflits à propos des dépôts bancaires et des dettes lors de la crise dans ce pays et les politiques argentines de réparation économique aux victimes de la dictature de 1976-1983.
mariana.luzzi@gmail.com.

39. Une première version de ce texte a été présentée en 2014 à la 26^e conférence annuelle de la Society for the Advancement of Socio Economics. Je remercie Fred Wherry, José Ossandón, Magdalena Villarreal et, en particulier, Jeanne Lazarus qui, par leurs commentaires en cette occasion, ont contribué à enrichir mes réflexions sur ce sujet.

Thema

L'argent domestique : des pratiques aux institutions

Dans le cadre de ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « financiarisation de l'économie », les pratiques monétaires des ménages constituent un objet d'étude privilégié. Chercher à comprendre les relations des particuliers avec les institutions financières aussi bien au « Nord » qu'au « Sud » nous amène à remettre en cause des distinctions trop rapides entre économies formelle et informelle ainsi que l'évolutionnisme qui les sous-tend. De fait, l'introduction de produits financiers dans les pays du « Sud » contemporain n'est pas l'équivalent tardif de la bancarisation européenne des années 1950 et 1960. La comparaison permet ici de souligner l'extrême rapidité des changements auxquels sont confrontées certaines populations et de montrer que la finance des particuliers ne peut se comprendre qu'en lien avec les modèles productifs et les modes de protection sociale dans lesquels ils prennent place.

Varia

Perceptions chinoises d'une Europe en crise

par Yves-Heng Lim

Quelle architecture de sécurité pour la Méditerranée ?

par Abdennour Benantar

Du pouvoir citoyen au pouvoir populaire : l'institutionnalisation de l'action politique des femmes au Venezuela

par Jessica Brandler-Weinreb

Note croisée

Au chevet de la catastrophe : trois ouvrages collectifs sur le séisme de 2010 en Haïti

(Sandrine Revet)

Derniers thema parus :

Politiques du plaidoyer

67

Voir l'histoire : sources visuelles et écriture du regard

68

Presses de Sciences Po

117, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris – France

Tél. : +33 (0)1 45 49 83 64 – Fax : +33 (0)1 45 49 83 34 – Diffusion/distribution CDE/SODIS

www.pressesdesciencespo.fr

Retrouvez la revue sur www.cairn.info et www.persee.fr



SciencesPo.
Les Presses



22,00 €

SODIS 770 201.5

ISSN 1290-7839

ISBN 978-2-7246-3399-3

